

« J'ai mon prix ! »

LE THÉÂTRE! LE THÉÂTRE! VOUS N'AVEZ QUE CELA EN TÊTE? Je croyais que vous vouliez être écrivain. Donc, que faut-il faire pour devenir comédienne, me demandez-vous. La voie royale passe par le Conservatoire, où Olympia fut reçue dans la classe de monsieur Clermont.

Tous les matins, nous quitions de bonne heure la rue Notre-Dame-de-Lorette, ma sœur et moi, pour nous rendre au Conservatoire, rue Bergère, le plus souvent à pied, par souci d'économie. Pour que nous ne soyons pas importunées, je m'habillais en jeune étudiant pour donner le bras à Olympia. Les élèves du Conservatoire chuchotaient dans mon dos, tantôt: « C'est le frère d'Olympia », tantôt: « Pensez donc, c'est son bon ami! » Olympia raffolait de ses camarades de cours qui étaient, dans les faits, ses rivales. Elle trouvait Fanny Lanson magnifique.

– Ces petites oreilles qu'elle a! On croirait des coquillages nacrés. Et sa bouche, c'est du corail, ses dents, de vraies perles. C'est Vénus sortant des eaux.

Puis elle nous vantait les charmes de Rose Montalant:

– Sa peau scintille comme du satin, oh, je ne peux pas m'empêcher de la caresser!

Et enfin, mademoiselle d'Alembert l'enthousiasmait :

– Elle est grasse comme du beurre et rose comme une fleur.

On voudrait mordre dedans ! Ce doit être fondant.

Quand je m'attardais dans les couloirs du Conservatoire, il m'arrivait d'entendre la mère, la tante ou l'institutrice d'une de ces très jeunes filles qui comparaient leurs mérites. Toutes s'accordaient pour trouver Olympia affreusement maigre.

– Un os de seiche !

– Chut, voilà son frère (moi).

Mais qu'apprenait-on au Conservatoire, une fois qu'on avait comparé ses yeux, ses cheveux, sa taille et sa peau ? Pendant les deux années qui préparaient au concours de sortie, Olympia prit des cours d'histoire du théâtre, de diction, de maintien, de danse et d'escrime. Elle était la seule élève à pouvoir soutenir les assauts du maître d'armes. Celui-ci donnait cours à « ces morveuses », comme il les désignait, en gardant son chapeau sur la tête et en fumant le cigare, ce qui faisait tousser les malheureuses. Durant la première année, le professeur qu'Olympia s'était choisi, monsieur Clermont, lui enseigna à dire « vrai », à jouer sans forcer sa « voix d'or ». Il avait repéré chez elle ce défaut de prononciation qui la faisait parler les dents serrées. Pour le corriger, il lui fit placer dans la bouche des petites boules de caoutchouc qui l'empêchaient de fermer les mâchoires hermétiquement. Peu à peu, elle acquit cette technique parfaite que tous les critiques louangent aujourd'hui, une articulation nette et un souffle maîtrisé.

À la fin de cette première année, il y eut un examen. Les élèves du Conservatoire devaient jouer une scène de tragédie et une scène de comédie dans le joli théâtre à l'italienne de la

rue Bergère, face à un jury de professeurs et de comédiens. Un public de parents, d'amis ou de curieux était également admis. C'était donc la première fois qu'Olympia se produirait sur une scène. Hélas, monsieur Clermont, qui lui convenait si bien, tomba malade, et le directeur, monsieur Aubert, le remplaça. Or, tout son enseignement était à rebours de celui de Clermont. Ainsi, il exigea de ses élèves cette diction pompeuse qui fait sonner les rimes entre elles comme des coups de cymbales. Puis, alors que Clermont avait appris à Olympia que ses gestes ne devaient être que la traduction de ses émotions, monsieur Aubert voulut qu'elle exprimât sa douleur ou sa colère en usant de ses bras comme d'un sémaphore, pour être visible jusqu'au fond de la salle.

– Estimez-vous heureuse, lui dit-il un jour, d'avoir de longs bras. Jamais une actrice ne pourra faire de beaux gestes avec des bras trop courts, comme ceux de mademoiselle Montalant.

Dès lors, Rose Montalant voua une haine mortelle à ma sœur. Du reste, plus la date de l'examen approchait, plus l'atmosphère du Conservatoire se chargeait d'une orageuse électricité.

Vint le moment où monsieur Aubert attribua les rôles aux élèves pour leur premier passage devant un public. Il demanda à ma sœur de préparer la scène 4 de l'acte III de *Zaïre*, une tragédie de Voltaire. Monsieur Aubert avait vu la grande tragédienne Rachel jouer cette scène à la Comédie-Française, il l'avait entendue proclamer avec violence la réplique : « Frappe, dis-je, je l'aime ! », et il voulut que ma sœur, toute menue, et si jeune, imitât le mouvement superbe d'une femme s'offrant au coup mortel d'un poignard, comme mademoiselle Le Bras devant les baïonnettes.

Olympia répéta la scène à la maison avec Frontin pour réplique. Elle avait pris l'habitude d'user de lui comme répétiteur. Celui-ci, délaissant l'huissier Tapecul, devenait avec beaucoup de sérieux Oreste ou Hippolyte. Cette fois, il devait incarner le chevalier chrétien Nérestan, frère de Zaïre, qui, apprenant qu'elle aimait le sultan, la menaçait de son poignard levé. Conformément aux instructions de son professeur, Olympia imita le jeu de scène de Rachel, poitrine en avant, yeux exorbités. Frontin avait trop le sens du ridicule pour ne pas éclater de rire.

– Pardon, pardon, supplia-t-il, tandis que ma sœur faisait pleuvoir sur lui une grêle de coups de poing. Mais ne roulez pas de si gros yeux ! Vous me faites mourir de peur, ha, ha, ha !

Il riait, se protégeant la tête de ses bras pliés. Lorsque Olympia en vint aux coups de pied, Isidore l'attrapa à bras-le-corps pour la calmer. Alors, elle versa des torrents de larmes. Elle ne voulait plus aller au Conservatoire, elle n'était pas faite pour le théâtre, on devait la reconduire au couvent, etc. Puis, rageuse, elle déclara :

– Cet Aubert est un imbécile ! Je sais très bien, moi, comment je dois jouer cette scène.

Et nous voici le jour de l'examen. Les jeunes filles dont les parents avaient quelque argent, comme mademoiselle d'Alembert, apportèrent dans les loges des tuniques, des voiles, des diadèmes, des fleurs fraîches pour leurs cheveux ou leur corsage. Ma sœur arriva au théâtre vêtue de son éternelle robe noire trop courte, qui, à présent qu'elle avait quinze ans, faisait fillette, et que la costumière de l'endroit jugea inappropriée. Elle lui trouva dans les vestiaires une tunique d'un blanc jauni en forme de sac, sans manches, et une couronne de roses artificielles aussi

poétiques que des choux à la crème. Je n'étais pas dans les loges, m'étant assise dans la salle avec le public, et ce fut donc Frontin qui intervint.

– Madame, dit-il à la costumière, vous nous proposez une tenue de vierge grecque, et nous sommes chez le sultan Orosmane.

– Ce sont les comédiennes qui se paient leurs fanfreluches. Moi, je vous donne ce qu'il y a dans les réserves du théâtre et j'habite pas chez votre monsieur Orosmane.

Voyant qu'elle attirait l'attention des mères, des tantes et des institutrices de ses camarades, Olympia fit signe à Frontin de ne pas insister, et elle alla revêtir sa tenue de scène derrière un paravent. Quand elle vit ma sœur, presque nue sous sa tunique, mademoiselle d'Alembert la prit en pitié et lui prêta un châle, qui faisait de jolis plis jusqu'à terre et qui cachait la maigreur de ses longs bras. Quant à Frontin, qui s'était enturbanné dans un espoir de couleur locale, il ressemblait à un grand blessé. Leur entrée en scène fut saluée de quelques rires, que nous écrasâmes, mes frères et moi, sous nos applaudissements. Il ne fallut que quelques secondes pour que la magie de la voix d'or opérât. Un silence se fit. À la fin de la scène, bien loin de prendre modèle sur la grande Rachel, offrant sa poitrine tumultueuse au poignard de son frère, Olympia tomba à genoux et murmura avec tout l'amour dont son cœur débordait :

– Frappe, dis-je, je l'aime.

La salle éclata en bravos inattendus.

Olympia méritait le premier prix de tragédie. Elle n'eut que le second, monsieur Aubert ayant parlé en sa défaveur. Mademoiselle Théodora d'Alembert triompha d'elle dans le